

CEAS

Centre d'Etude et d'Action Sociales

Secrétariat social d'Alsace

✉ 5, rue Saint Léon 67082 STRASBOURG CEDEX

☎ 03 88 22 76 49

📧 ceas.alsace@free.fr

Etty HILLESUM : Le voyage au bout de soi-même.

En 1981 furent publiés aux Pays-Bas de larges extraits du journal intime qu'Etty Hillesum, jeune femme juive, avait tenu de 1941 à 1943, avant d'être déportée à Auschwitz. L'intérêt de ce journal est dans la personnalité d'Etty et son cheminement intérieur suscite l'admiration. Côté historique, ses écrits sont un excellent témoignage sur la vie en ville et dans le camp de Westerbork alors.

De sa vie...

Esther dite Etty est née le 15 janvier 1914 à Middelburg, fille de Louis Hillesum, docteur ès lettres classiques, et de Rébecca Bernstein : parents très dissemblables, lui, enseignant et chercheur austère, préférant l'ombre des bibliothèques au grand air ; elle, vive, fantasque, assez instable ; socialement tout les séparait : Louis venait d'une famille bourgeoise juive d'Amsterdam ; Rébecca était arrivée à Amsterdam en 1907, à l'âge de 26 ans, fuyant les pogroms de sa Russie natale ; ses parents et son frère émigrèrent aux Etats-Unis ; Rébecca resta seule, vivant de leçons particulières de russe.

Ils se marièrent en 1912. Etty aura deux frères cadets : Jacob (Jaap) né en 1916 et Michaël (Mischa) né en 1920. Jaap fit des études de médecine ; Mischa, enfant prodige, se consacra très vite entièrement au piano. Après une scolarité au lycée de Deventer, où son père était proviseur, Etty vint étudier le droit à Amsterdam, habitant le plus souvent avec son frère Jaap.

Au printemps 1937, elle emménageait chez Han Wegerif, engagée « au pair » en qualité de maîtresse de maison. Wegerif était veuf depuis 1936. C'est dans la maison de Han qu'elle écrivit son journal ; elle y demeura jusqu'en 1943. Etty avait obtenu sa maîtrise en droit en 1939 et avait entrepris des études de russe. Elle apprit l'hébreu : sa famille était non pratiquante, mais avait gardé des liens avec la tradition, plus par souci d'identité culturelle que par conviction.

Etty avait des malaises physiques éprouvants et des problèmes relationnels. L'étudiant Bernard Meylink, locataire chez Wegerif, lui avait donné l'adresse de Julius Spier. Originaire de Francfort, Julius Spier (1887-1942), homme d'affaires, se consacrait depuis 1926 à ses deux passions : le chant et la « chiologie », c'est-à-dire l'étude de la personnalité grâce à la « lecture » des mains. Après une formation chez Carl Gustav Jung, Spier avait ouvert un cabinet de psychochiologie à Berlin jusqu'en 1939, date à laquelle il émigra aux Pays-Bas. Etty fut à la fois sa cliente, son élève, sa secrétaire et son amie de cœur.

... à son journal... rédigé pour se connaître...

Etty commence à rédiger son journal : les deux premières pages sont la transcription d'une lettre qu'elle adressa à Julius Spier, l'homme qui allait orienter son itinéraire spirituel d'une manière décisive et qu'elle désignera dans son journal par la lettre S. Le lendemain, 9 mars 1941, elle écrit cette entrée : *Moment pénible, barrière presque infranchissable : vaincre mes réticences et livrer le fond de mon cœur à un candide morceau de papier quadrillé... Les pensées sont parfois très claires et très nettes dans ma tête, et les sentiments très profonds, mais les mettre par écrit, non, cela ne vient pas encore. C'est essentiellement, je crois, le fait d'un sentiment de pudeur. Grande inhibition, je n'ose pas me livrer, m'épancher librement, et pourtant, il le faudra bien, si je veux, à la longue, faire quelque chose de ma vie, lui donner un cours raisonnable et satisfaisant. De même dans les rapports sexuels, l'ultime cri de délivrance reste toujours peureusement enfermé dans ma poitrine. En amour, je suis assez raffinée et, si j'ose dire, assez experte pour compter parmi les bonnes amantes ; l'amour avec moi peut sembler parfait, pourtant ce n'est qu'un jeu éludant l'essentiel et tout au fond de moi quelque chose reste emprisonné. Et tout est à l'avenant. J'ai reçu assez de dons intellectuels pour pouvoir tout sonder, tout aborder, tout saisir en formules claires ; on me croit supérieurement informée de biens des problèmes de la vie ; pourtant là, tout au fond de moi, il y a une pelote agglutinée, quelque chose me retient dans une poigne de fer, et toute ma clarté de pensée ne m'empêche pas d'être bien souvent une pauvre godiche peureuse...*¹

Etty a 27 ans, elle se présente avec tout son vécu, ses problèmes, ses insatisfactions, son désir de faire quelque chose de sa vie, de lui donner un cours raisonnable. Jusque là elle a vécu en femme libre, émancipée, mais ses expériences sexuelles diverses, ses relations affectives ne la satisfont pas, elle dit bien : *ce n'est qu'un jeu éludant l'essentiel*. Elle écrit après sa seconde visite à son chirologue : *Me voilà donc chez lui, moi et mon « occlusion de l'âme » [seelische Verstopfung]. Il allait remettre de l'ordre dans ce chaos intérieur, en orientant lui-même les forces contradictoires qui agissent en moi. Il me prenait pour ainsi dire par la main en me disant : « Voilà, c'est ainsi qu'il faut vivre »... Il s'occupait de moi et en une semaine il avait déjà fait des miracles. Gymnastique, exercices respiratoires, quelques paroles lumineuses, libératrices, à propos de mes dépressions, de mes rapports aux autres, etc. Tout à coup j'avais une vie différente, plus libre, plus fluide...*²

Ces paroles lumineuses, Etty en cite quelques unes, en allemand, telles que les formulait son thérapeute : *L'expression « Parole de Dieu » ne s'applique*

¹ Etty Hillesum : *Une vie bouleversée* suivi de *Lettres de Westerbork*, cité ci-après : *Une vie*. Seuil coll. Points 1995 p.9.

² Etty Hillesum. *Un itinéraire spirituel. Amsterdam 1941 – Auschwitz 1943*. Paul Lebeau. Cité ci-après : *Itinéraire*. Albin Michel. P.32.

pas seulement à la Bible : elle désigne aussi, au sens le plus large, la connaissance originelle {Urwissen}, l'inspiration, l'opération de l'Esprit-Saint qui se révèle au cœur de l'homme.

- *La vitalité est une propriété d'ordre purement psychique.*
- *Dans les temps anciens, les hommes vivaient d'une manière plus transparente, plus naturelle, en pleine nature ; l'inconscient était beaucoup plus en harmonie avec le conscient. C'est au cours des six dernières décennies environ, qu'une divergence s'est manifestée entre le vécu conscient et inconscient (ce qui était refoulé). Cette nouvelle problématique est à l'origine de la science, du travail qui a pour objet l'inconscient, l'analyse de l'inconscient.*
- *Le juste milieu entre le puritanisme et la licence est la conscience de sa responsabilité.*
- *« Aide-toi, le ciel t'aidera ». C'est précisément en s'aidant soi-même, en ayant confiance en soi, en ce qu'il y a en nous, que l'on est capable de faire confiance à Dieu.*
- *Porter les autres en soi, spirituellement, cela peut être une « mémoire priante », une vraie prière. Mais la prière demande que l'on sache se recueillir profondément.*
- *Le soir, à la fin de chaque jour, il convient de se recueillir pendant une dizaine de minutes, et se rappeler comment s'est passée la journée, ce qu'elle nous a apporté de bon et de mauvais.³*

... et approcher les autres...

Etty, employée comme « femme d'honneur », maîtresse de maison chargée de superviser l'organisation du ménage, était engagée dans une liaison avec Han Wegerif (le propriétaire). Cette situation ambiguë provoque des tensions dans la maison. Etty écrit le 15 mars 1941 : *Ces derniers temps, je me suis crue plus ou moins investie de la mission de préserver l'harmonie au sein de cette maisonnée composée d'éléments si disparates : une Allemande, une chrétienne d'origine paysanne qui est pour moi une seconde mère, (Käthe, la servante), une étudiante juive d'Amsterdam (Maria Twinzing), un vieux social-démocrate, calme et solide (Han Wegerif, le propriétaire), le petit bourgeois Bernard, juste et assez compréhensif, mais borné par le milieu petit bourgeois d'où il est issu, et le jeune étudiant en économie, sincère, bon chrétien, doué de la douceur et de la compréhension mais aussi de la combativité et du sens de l'honneur que les chrétiens montrent aujourd'hui. Un petit monde turbulent que la politique, de l'extérieur, menace de dissensions internes. Mais je me fais une mission de préserver l'union de cette petite communauté, pour faire mentir toutes les théories racistes, nationalistes etc. ... Pour prouver que la vie ne se laisse pas enfermer dans un schéma préétabli. Pourtant cela ne va pas sans*

³ Itinéraires p. 33-34.

*conflits intérieurs, sans beaucoup de chagrins, de blessures morales réciproques, d'énervements et de remords, etc.*⁴

... en dépit des idéologies...

Si Etty se sent investie de cette mission, c'est que le jour précédent, comme elle l'écrit dans son journal, elle avait relu avec Spier des notes de ce dernier où il avait écrit : *Mais il suffirait d'un seul homme digne de ce nom pour que l'on pût croire en l'homme, en l'humanité.* Et Etty poursuit : *C'est un problème de notre époque. La haine farouche que nous avons des Allemands verse un poison dans nos cœurs. « On devrait les noyer, cette sale race, les détruire jusqu'au dernier. » On entend cela tous les jours dans la conversation et on a parfois le sentiment de ne plus pouvoir vivre cette époque maudite... et elle continue : N'y aurait-il qu'un seul Allemand respectable, qu'il serait digne d'être défendu contre toute la horde de barbares, et que son existence vous enlèverait le droit de déverser votre haine sur un peuple entier... Cela ne signifie pas qu'on baisse pavillon devant certaines idéologies ; on est constamment indigné devant certains faits, on cherche à comprendre, mais rien n'est pire que cette haine globale, indifférenciée. C'est une maladie de l'âme...⁵*

... pour se retrouver elle-même, et déjà trouver Dieu, d'abord obscurément...

Le 3 décembre 1941, Etty s'éveille avec une impression de nausée et de vertige ; elle écrit : *Pendant cinq minutes, je ressens l'angoisse de toutes les jeunes filles, qui, tout à coup, paniquent en constatant qu'elles attendent un enfant qu'elles n'ont pas désiré.*⁶ Les jours suivants les indices d'une grossesse se confirment. *Quelque chose se passe en moi secrètement, à l'insu de tous les autres.* Elle essaye toutes les méthodes connues pour expulser le fœtus. Elle écrit : *J'ai le sentiment de m'employer à sauver la vie d'un être. Non, c'est ridicule : sauver la vie d'un être en lui barrant à toute force le chemin de cette vie ! Je veux lui éviter d'entrer dans cette vallée de larmes. Je vais te laisser, peut-être en devenir, dans la sécurité de la « non-naissance ». Tu devrais m'en savoir gré.⁷*

– Elle explique aussi les problèmes de son frère Mischa à l'esprit dérangé. Le matin du 8 décembre, le fœtus est expulsé. Etrangement, Etty note : *Le matin à six heures, l'enfant non-né (ongeboren) est né. Il était âgé de dix jours.*⁸ Elle note comme s'il s'agissait d'une vraie naissance. Cinq jours plus tard, Etty se plaint de maux de tête et d'angoisse. Elle doit s'aliter. Un appel vers Dieu surgit en elle et elle note : *Mon cher Seigneur, je ne puis tout de même pas t'appeler à*

⁴ Une Vie p. 19.(15 mars 1941).

⁵ Ibid. p. 18.(15 mars 1941).

⁶ Itinéraires p. 60.

⁷ Ibid. p. 60-61.

⁸ Ibid. p. 60-61.

*l'aide dans n'importe quelle circonstance futile. Mais cette fois-ci, le fait de t'avoir appelé de tout mon être, par une sorte d'élan profond, continue à agir en moi et à me donner de la force.*⁹

Le 15 septembre 1941 : *Cet après-midi, je me suis retrouvée tout à coup agenouillée sur la carquette brune de la salle de bains, la tête ensevelie dans mon peignoir qui traînait sur la chaise de rotin. Je ne suis pas capable de bien m'agenouiller, j'en ressens une sorte de gêne. Pourquoi ? Sans doute parce qu'il y a en moi un penchant critique, rationaliste, voire athée. Et pourtant il y a en moi de temps en temps une profonde aspiration à m'agenouiller, les mains sur le visage, et à trouver ainsi une paix profonde, en me mettant à l'écoute d'une source cachée au plus profond de moi-même.*¹⁰

Et le 13 décembre 1941 : *Hier soir, avant de me coucher, je me suis retrouvée tout à coup à genoux au milieu de cette grande pièce, entre les chaises de fer, sur la natte qui recouvre le sol. Comme cela, sans l'avoir voulu. Courbée vers le sol par une impulsion plus forte que ma volonté. Il y a quelque temps, je me disais : je m'exerce à m'agenouiller. J'éprouvais encore une certaine gêne à faire ce geste, aussi intime que ceux de l'amour, dont seuls peuvent parler les poètes.*¹¹

Et Etty poursuit en citant à ce propos une confidence d'un patient à J. Spier : *J'ai parfois le sentiment, par exemple lorsque j'écoute la Passion selon S. Matthieu de Bach, que Dieu est en moi. A quoi Spier réagit, rapporte Etty à peu près en ces termes : En des moments comme ceux-là, il était en pleine communion avec les forces créatrices et cosmiques qui agissent en tout homme. Et cette puissance créatrice est finalement une parcelle de Dieu. Encore fallait-il avoir le courage de l'exprimer ouvertement. Cette réflexion a beaucoup frappé Etty, elle notera : Ces mots m'accompagnent depuis des semaines : « encore faut-il avoir le courage de l'exprimer ouvertement » Le courage de prononcer le nom de Dieu*¹²

... puis plus personnellement...

Julius Spier, son grand ami, *l'accoucheur de mon âme* est celui qui l'accompagne et lui permet d'accéder à une authentique maturité humaine et spirituelle. Il lui fait connaître LE LIVRE qui avait modelé l'identité spirituelle et historique de ses ancêtres.

J. Spier (1887-1942), sous l'influence de son maître, le psychologue Carl Gustav Jung, s'était en effet éveillé à l'univers religieux. Allant plus loin que Jung, il s'était mis à prier chaque jour, à lire et méditer le Nouveau Testament. Il lisait aussi quelques grands témoins de la tradition catholique : St. Augustin (354-430), St. François d'Assise (1182-1226), Thomas a Kempis (1380-1471), auteur présumé de *L'imitation de Jésus-Christ*...

⁹ Ibid. p. 62.

¹⁰ Ibid. p. 120.

¹¹ Ibid. p. 121.

¹² Ibid. p. 121-22.

Etty citera ces témoins : *Je vais reprendre ma lecture de St. Augustin. Quelle sévérité ! Mais quel feu ! Et quelle passion ! Et quel abandon sans réserve dans ses lettres d'amour à Dieu ! A vrai dire on ne devrait écrire des lettres d'amour qu'à Dieu !¹³ Elle vit avec la Bible : Excellente pâture pour un estomac à jeun, que ces quelques psaumes qui trouvent désormais un écho dans notre vie quotidienne... Il émane de l'Ancien Testament une force primitive, un caractère « populaire ». On y voit vivre des natures d'exception, poétiques et austères. Livre terriblement passionnant, rude et tendre, naïf et sage. Il ne passionne pas seulement par ce qui y est dit, mais par ceux qui le disent. On y voit vivre des lignées entières de figures à découvrir. Tout ce qui traverse l'esprit et le cœur des hommes, et qui s'est ensuite cristallisé en -ismes, dans les différentes formes de foi et leurs divisions, tout cela est aussi dans la Bible. Il me faut maintenant retourner à mes mots à moi, si fades et si pâles, après avoir puisé à cette force pleine de couleurs et de tendresse. (5 juillet 1942)¹⁴*

Il arrive qu'une simple phrase de la Bible s'éclaire pour moi d'une nouvelle, dense et vivante signification : « Dieu créa l'homme à son image - Aime ton prochain comme toi-même... » C'est surtout l'Evangile de Mathieu qui l'attire - « ce bon Mathieu », comme elle l'appelle.¹⁵

Elle cite aussi St. Paul ; la Première Lettre aux Corinthiens, dont elle transcrit du chapitre 13 les versets 1-2, 4-6, avant d'exprimer ce qu'elle éprouve à cette lecture : *« Quand je parlerais les langues des hommes et celles des anges, s'il me manque l'amour, je suis un métal qui résonne, une cymbale retentissante. Quand j'aurais le don de prophétie, la connaissance de tous les mystères et de toute la science, quand j'aurais la foi la plus totale, celle qui transporte les montagnes, s'il me manque l'amour, je ne suis rien... L'amour prend patience, il est généreux, il ne jalouse pas, il ne s'enfle pas d'orgueil, il ne fait rien de laid, il ne cherche pas son intérêt, il ne s'irrite pas, il ne pense pas à mal... » Tandis que je lisais ce texte, que se passait-il en moi ? Je ne puis pas encore l'exprimer très bien. J'avais l'impression qu'une baguette de sourcier venait frapper la surface durcie de mon cœur et en faisait aussitôt jaillir des sources cachées. Et me voilà agenouillée tout à coup près de ma petite table, tandis que, comme libéré, l'amour me parcourait tout entière, délivré de l'envie, de la jalousie, des antipathies...(27 février 1942)¹⁶*

Etty étudie Dostoïevski (1821-1881), Tolstoï (1828-1910), Rilke (1875-1926). Rilke est très présent : *Pour l'instant, j'éprouve un désir passionné de lire tout ce que Rilke a écrit, de l'accueillir en moi, puis de m'en détacher, de l'oublier, et de vivre de ma propre substance. De faire ensuite l'expérience de la profonde influence qu'il exerce sur moi, puis de découvrir que les manières dont nous*

¹³ Ibid. p. 95-96.

¹⁴ Ibid. p. 86-87.

¹⁵ Ibid. p.87.

¹⁶ Ibid. p. 88.

sentons les choses, lui et moi, se rejoignent au point qu'il n'est même plus question d'influence. (22 avril 1942)¹⁷ Et elle constate le 25 septembre 1942 : Je me rends compte de plus en plus que Rilke a été l'un de mes grands éducateurs de l'année écoulée.¹⁸

... pour arriver progressivement au détachement...

Je m'agenouille une fois de plus sur le rugueux tapis de sisal, le visage dans les mains et je demande : O Seigneur, fais-moi me dissoudre dans un grand sentiment indivisible. Fais-moi accomplir les mille petites tâches quotidiennes avec amour, mais fais jaillir le plus petit acte d'un grand foyer central de disponibilité et d'amour. Alors la nature de ce que l'on fait,, le lieu où l'on est, ne compte plus. Mais je n'en suis pas encore là, tant s'en faut.¹⁹

Mais elle y viendra ; son cheminement la guidera, elle apprendra effectivement le détachement, et que le lieu ne compte pas. Et là nous touchons un autre aspect : bien que personnel et intime, le journal d'Etty nous montre comment l'étau se referme sur les juifs de Hollande. Elle parle des « conseils juifs », création des Allemands dans la plupart des villes. Celui d'Amsterdam, le plus important, se transforma en une institution nationale, sorte de gouvernement de la communauté juive au rôle très ambigu.

... dans l'antichambre de l'horreur...

En 1939 le camp de Westerbork est construit par les Néerlandais pour y regrouper les juifs allemands ou apatrides, entrés légalement ou non, pour préparer leur émigration vers la Palestine entre autre. En mai 1940 Westerbork comptait environ 800 « résidents ». Le 1^{er} juillet 1942 Westerbork passe sous commandement allemand ; l'application de la « solution finale » a commencé. En juillet 1942, le conseil juif recrute un grand nombre de nouveaux employés. Etty pose sa candidature à la demande de son frère Jaap, elle fut engagée le 15 juillet. Lorsque le conseil décida de détacher une partie de son personnel à Westerbork pour y assurer un service « d'aide sociale aux populations en transit », Etty demanda son transfert ; elle y arriva le 30 juillet, non en déportée , mais en qualité de « fonctionnaire ». Elle est affectée à la *Registratur*, enregistrement des nouveaux arrivants, elle fait office d'assistante sociale en collectant notamment les messages envoyés vers « l'arrière »...

La fatigue aidant, elle a des problèmes de santé et revient à Amsterdam du 14 au 21 août, puis de début septembre au 20 novembre. Après un bref séjour au camp, elle le quitte le 5 décembre pour six mois, elle est hospitalisée puis retrouve sa chambre chez Han Wegerif. Elle reprend le chemin de Westerbork le 5 juin 1943. En juillet 1943, les autorités allemandes mettent fin au statut

¹⁷ Ibid. p. 85.

¹⁸ Ibid. p. 85.

¹⁹ Une Vie. p. 86-87.

particulier des membres du conseil juif, une moitié doit rentrer à Amsterdam. Etty choisit de rester : ses parents et Mischa, victimes de la rafle des 20-21 juin, étaient arrivés au camp. Etty devenait simple résidente, non déportable en principe, mais détenue. Seul Jaap était encore à Amsterdam.

Le 7 septembre, la famille faisait partie du convoi pour Auschwitz ; Louis et Rébecca moururent pendant le transport ou furent gazés dès leur arrivée. Etty serait morte le 30 novembre 1943 et Mischa le 31 mars 1944. Jaap, transféré à Westerbork après le départ des siens, eut la « chance » d'être déporté à Bergen-Belsen, mais mourut en avril 1945 dans le train qui évacuait les détenus, probablement touché par l'épidémie de typhus.²⁰

... où elle est témoin lucide...

Etty portait un regard lucide sur les événements. Elle notait beaucoup de choses dans son journal : *La collaboration apportée par une petite partie des juifs à la déportation de tous les autres est évidemment un acte irréparable. L'Histoire aura à juger.*²¹

Et le 18 mai 1942 : *Les menaces extérieures s'aggravent sans cesse et la terreur s'accroît de jour en jour. J'élève la prière autour de moi comme un mur protecteur plein d'ombre propice ; je me retire dans la prière comme dans la cellule d'un couvent et j'en ressors plus concentrée, plus forte, plus « ramassée ». Cette retraite dans la cellule bien close de la prière prend pour moi une réalité de plus en plus forte, devient aussi plus simple.*²²

Vendredi, 12 juin 1942 : *... ça y est, on est sur le point d'adopter de nouvelles mesures anti-juives, semble-t-il : interdiction d'acheter chez les marchands de fruits et légumes, réquisition des bicyclettes ; interdiction de prendre le tram, couvre-feu à 8 heures.*²³

Le 3 juillet 1942 : *C'est vrai , je suis toujours assise au même bureau, mais j'ai l'impression de devoir tirer un trait au bas de tout ce que j'ai écrit jusqu'ici pour continuer sur un ton nouveau. Quand on a une certitude nouvelle dans sa vie, il faut lui donner un abri, lui trouver une place : ce qui est en jeu, c'est notre perte et notre extermination, aucune illusion à se faire là-dessus. « ON » veut notre extermination totale, il faut accepter cette vérité, et cela ira déjà mieux. Aujourd'hui j'ai ressenti pour la première fois un immense découragement, et je dois lui régler son compte. S'il nous faut crever, au moins que ce soit avec grâce - mais je ne voulais pas m'exprimer aussi crûment. Pourquoi ce découragement m'atteint-il seulement maintenant ? Parce que j'ai des ampoules aux pieds d'avoir marché en ville par cette chaleur, parce que tant de*

²⁰ Cf. Une Vie. Avant propos de Philippe Noble. Passim.

²¹ Ibid. p. 197.

²² Ibid. p. 116.

²³ Ibid. p. 126.

gens ont les pieds meurtris depuis qu'ils n'ont plus le droit de prendre le tram...²⁴
Là elle énumère tous ses « ennuis ». Notons qu'en vertu de l'interdiction faite aux juifs d'entrer dans un maison non-juive, Etty vivait en constante infraction, et se rendait même coupable de « Rassenschande » (relations amoureuses avec un non-juif), « crime » passible de déportation immédiate.

... Trouvant la force d'aimer encore la vie...

En effet, elle continue : *Bon on veut notre extermination complète : cette certitude nouvelle, je l'accepte. Je le sais maintenant. Je n'imposerai pas aux autres mes angoisses et je me garderai de toute rancœur s'ils ne comprennent pas ce qui nous arrive à nous les juifs. Mais une certitude acquise ne doit pas être rongée ou affaiblie par une autre. Je travaille et je vis avec la même conviction et je trouve la vie pleine de sens, oui, pleine de sens malgré tout, même si j'ose à peine le dire en société.*

La vie et la mort, la souffrance et la joie, les ampoules des pieds meurtris, le jasmin derrière la maison, les persécutions, les atrocités sans nombre, tout, tout est en moi et forme en ensemble puissant, je l'accepte comme une totalité indivisible et je commence à comprendre de mieux en mieux - pour mon propre usage, sans pouvoir encore l'expliquer à d'autres - la logique de cette totalité... Je voudrais vivre longtemps pour être un jour en mesure de l'expliquer.²⁵

Etty se prépare à ses privations. Elle apprend le détachement : *Aujourd'hui j'ai une certitude : quand on commence à renoncer à ses exigences et à ses désirs, on peut aussi renoncer à tout. Je l'ai appris en l'espace de quelques jours.²⁶*

... en se détachant même de sa peur...

Quant à moi, je sais qu'on doit se défaire même de l'inquiétude qu'on éprouve pour les êtres aimés. Je veux dire ceci : toute la force, tout l'amour, toute la confiance en Dieu que l'on possède (et qui croissent si étonnamment en moi ces derniers temps), on doit les tenir en réserve pour tous ceux que l'on croise sur son chemin et qui en ont besoin.²⁷ Elle pose ce choix : Aujourd'hui, c'est tout l'un ou tout l'autre : ou bien on en est réduit à penser uniquement à soi-même et à sa survie en éliminant toute autre considération, ou bien l'on doit renoncer à tout désir personnel et s'abandonner. Pour moi cet abandon n'équivaut pas à la résignation, à une mort lente, il consiste à apporter tout le soutien que je pourrai là où il plaira à Dieu de me placer, au lieu de sombrer dans le chagrin et l'amertume... J'écrivais il y a quelques jours encore : je voudrais être à mon bureau et étudier pour moi. Ce n'est plus possible. C'est-à-dire : cela pourra se

²⁴ Ibid. p. 143-44.

²⁵ Ibid. p. 144.

²⁶ Ibid. p. 158.

²⁷ Ibid. p. 161.

produire encore, mais il faut abandonner cette exigence. Il faut renoncer à tout, pour pouvoir faire chaque jour pour les autres les mille petites choses qui sont à faire sans toutefois s'y perdre.²⁸

La vie est si curieuse, si surprenante, si nuancée, et chaque tournant du chemin nous découvre une vue entièrement nouvelle. La plupart des gens ont une vision conventionnelle de la vie, or il faut s'affranchir intérieurement de tout, de toutes les représentations convenues, de tous les slogans, de toutes les idées sécurisantes, il faut avoir le courage de se détacher de tout, de toute norme et de tout critère conventionnel, il faut oser faire le grand bond dans le cosmos : alors la vie devient infiniment riche, elle déborde de dons, même au fond de la détresse...²⁹

Et maintenant je laisse derrière moi rumeurs et réalités pour lire et pour étudier toute la soirée. Je me demande comment je suis faite : aucune des inquiétudes ni des angoisses de la journée ne me colle à la peau ; ici à mon bureau je me sens vierge comme un nouveau-né et totalement réceptive à l'étude, comme si rien ne se passait dans le monde. Tout s'est parfaitement détaché de moi sans laisser de trace et je me sens plus réceptive que jamais. La semaine prochaine il est probable que tous les Hollandais subiront l'examen médical. (Il faut comprendre : les juifs hollandais. Les déportations avaient frappé d'abord les juifs étrangers, notamment les émigrés allemands). De minute en minute, de plus en plus de souhaits, de désirs, de liens affectifs se détachent de moi : je suis prête à tout accepter, tout lieu de la terre où il plaira à Dieu de m'envoyer, prête aussi à témoigner à travers toutes les situations et jusqu'à la mort, de la beauté et du sens de cette vie : si elle est devenue ce qu'elle est, ce n'est pas le fait de Dieu mais le nôtre...³⁰

... pour devenir comme le blé qui pousse...

Il faut oublier des mots comme Dieu, la Mort, la Souffrance, l'Éternité. Il faut devenir aussi simple et aussi muet que le blé qui pousse, ou la pluie qui tombe. Il faut se contenter d'être. (9 juillet 1941)³¹

J'ai renoncé au gobelet de cacao dont je me régale toujours en douce le dimanche matin et je veux me faire à ce petit déjeuner plus monacal, qui me conviendra mieux. C'est ainsi que je traque ma sensualité jusqu'en ses recoins les mieux cachés... Nous devons apprendre à nous affranchir - et de plus en plus - des besoins physiques autres que les plus fondamentaux. Nous devons éduquer notre corps à ne rien nous réclamer qui ne soit le strict nécessaire, surtout en fait de nourriture, car les temps vont devenir extrêmement durs à cet égard, semble-t-il. Non, ils ne vont pas le devenir, ils le sont déjà. Mais mieux vaut se former soi-

²⁸ Ibid. p. 161-62.

²⁹ Ibid. p. 164.

³⁰ Ibid. p. 165-66.

³¹ Ibid. p. 166.

même volontairement à l'abstinence en temps de relative abondance, que de le faire contraint et forcé en temps de disette. (21 juin 1942)³²

Le 22 septembre 1942, Etty, malade, était de retour chez Han, et elle note : *Cette maison, je le sens, commence à se détacher tout doucement de moi comme un vêtement vous glisse des épaules. Tant mieux, le détachement s'accomplira totalement désormais. Précautionneusement, avec une grande mélancolie, mais avec la certitude que tout est bien ainsi, je la laisse glisser de jour en jour.*³³ A propos de manger, de « gloutonnerie », d'une peur de manquer : *Cette peur de ne pas tout avoir dans la vie, c'est elle justement qui vous fait tout manquer. Elle vous empêche d'atteindre l'essentiel... On peut avoir faim de vie. Mais l'avidité de vie vous fait passer juste à côté du but.*³⁴

... pour se donner à Dieu... ou à un poème...

Etty avance sur son chemin où ses relations avec les autres évoluent, deviennent plus universelles, moins égoïstes. Elle note : *L'idée de me perdre en un autre être a disparu de ma vie. Il n'en reste peut-être que le désir de me « donner » à Dieu ou à poème.*³⁵

*Il (Spier) dit que l'amour de tous les hommes vaut mieux que l'amour d'un seul homme. Car l'amour d'un seul homme n'est jamais que l'amour de soi-même.*³⁶

Elle écrira aussi : *Suis-je vraiment très présomptueuse si je dis que j'ai beaucoup trop d'amour en moi pour me contenter de le donner à un seul être ? L'idée qu'on ait le droit d'aimer, sa vie durant, un seul être, à l'exclusion de tout autre me paraît bien ridicule. Il y a là quelque chose d'appauvrissant et d'étriqué...*³⁷ Etty nous parle de vie ... de mort... de Dieu... et de recueillement, de « hineinhorchen » (écouter à l'intérieur, au fond de soi-même).

*Il y a en moi un puits très profond. Et dans ce puits, il y a Dieu. Parfois je parviens à l'atteindre. Mais le plus souvent, des pierres et des gravats obstruent ce puits, et Dieu est enseveli. Alors il faut le remettre au jour (26 août 1941).*³⁸ « Hineinhorchen » - je voudrais trouver une bonne expression néerlandaise pour traduire ce que cela signifie. En fait, ma vie est un hineinhorchen continu, en moi-même, dans les autres, en Dieu. Et lorsque je dis que je « hineinhorch » (que j'écoute au fond, à l'intérieur), cela veut dire finalement que c'est Dieu lui-même qui écoute au plus profond de moi. Ce qu'il y a de plus essentiel et de plus profond en moi écoute ce qu'il y a de plus essentiel et de plus profond en l'AUTRE. Dieu parle à Dieu (17 septembre 1942).³⁹ Elle aspire à la simplicité dans sa vie inté-

³² Ibid. p. 133.

³³ Ibid. p. 215.

³⁴ Ibid. p. 73-74.

³⁵ Ibid. p. 94.

³⁶ Itinéraire p. 52.

³⁷ Ibid. p. 96.

³⁸ Ibid. p. 142 ;

³⁹ Ibid. p. 140.

rieure et explique : *Il me faut vraiment devenir un peu plus simple. Me laisser vivre un peu plus. Cesser de vouloir que ma vie porte ses fruits dès maintenant. Mais j'ai trouvé le remède. Je n'ai qu'à m'accroupir sur le sol, dans un coin, et ainsi blottie, à écouter au-dedans de moi. Ce n'est pas de penser qui me tirera d'affaire. Penser, c'est une grande et belle occupation dans les études, mais ce n'est pas ce qui vous tire de situations psychologiques difficiles. Il faut savoir se rendre passif, se mettre à l'écoute. Retrouver le contact avec un petit morceau d'éternité. (5 septembre 1941)⁴⁰*

... pour « être » simplement... et se laisser conduire...

*J'ai tout simplement à être , à vivre, à tenter d'atteindre une certaine humanité. On ne peut pas tout dominer par la raison, laissons donc les fontaines du sentiment et de l'intuition jaillir un peu elles aussi. Savoir c'est pouvoir, certes, et c'est sans doute pourquoi j'accumule du savoir, par une sorte de volonté de puissance. En fait, je n'en sais trop rien. **Mais, Seigneur, donne-moi la sagesse plutôt que le savoir.** Ou pour mieux dire : seul le savoir qui mène à la sagesse vous apporte le bonheur, et non celui qui mène au pouvoir.⁴¹*

Etty se confie à Dieu : Mon Dieu, prenez-moi par la main, je vous suivrai bravement, sans beaucoup de résistance. Je ne me déroberai à aucun des orages qui fondront sur moi dans cette vie, je soutiendrai le choc avec le meilleur de mes forces. Mais donnez-moi de temps à autre un court instant de paix. Et je n'irai pas croire, dans mon innocence, que la paix qui descendra sur moi est éternelle ; j'accepterai l'inquiétude et le combat qui suivront. J'aime à m'attarder dans la chaleur et la sécurité, mais je ne me révolterai pas lorsqu'il faudra affronter le froid, pourvu que vous me guidiez par la main. Je vous suivrai partout et je tâcherai de ne pas avoir peur. Où que je sois, j'essaierai d'irradier un peu d'amour, de ce véritable amour du prochain qui est en moi. (Mais ne va pas te targuer de cet « amour du prochain », tu ignores si tu le possèdes vraiment). Je ne veux rien être de spécial. Je veux seulement tenter de devenir celle qui est déjà en moi, mais cherche encore son plein épanouissement. Il m'arrive de croire que j'aspire à la retraite du couvent. Mais c'est dans le monde et parmi les hommes que j'aurai à me trouver. (novembre 1941)⁴²

Et pour vivre avec tous les hommes, il faut apprendre à vivre avec soi-même, savoir que l'on peut faire des erreurs et se tromper : Il faut apprendre à vivre avec soi-même comme avec une foule de gens. On découvre alors en soi tous les bons et les mauvais côtés de l'humanité. Il faut d'abord apprendre à se pardonner ses défauts si l'on veut pardonner aux autres. C'est peut-être l'un des apprentissages les plus difficiles pour un être humain. Je le constate bien souvent chez les autres (et autrefois je pouvais l'observer sur moi-même aussi, mais

⁴⁰ Une Vie. p. 57-58.

⁴¹ Ibid. p. 58.

⁴² Ibid. p. 78-79.

plus maintenant), que celui du pardon de ses propres erreurs, de ses propres fautes. La condition première en est de pouvoir accepter, et accepter généreusement même de commettre des fautes et des erreurs. (23 sept. 1942)⁴³

Dieu, la vie, la souffrance, la mort, Etty nous en parle, elle n'accuse pas Dieu d'être la cause du mal, elle dit même que Dieu n'a pas à nous rendre compte. Elle trouve la vie belle malgré toutes ces souffrances, toutes les vexations, restrictions...

... sans demander de comptes à Dieu...

*Dieu n'a pas à nous rendre de comptes, c'est l'inverse. Je sais tout ce qui peut encore nous attendre. Je suis désormais séparée de mes parents sans pouvoir les rejoindre, alors qu'ils n'habitent qu'à deux heures de train d'ici.*⁴⁴ (29 juin 1942). Les juifs étaient assignés à résidence dans la ville ou le quartier où ils habitaient. Etty dit savoir où habitent ses parents, et eux savent où elle est, mais elle écrit aussi : *Mais le temps viendra peut-être où je ne saurai plus où ils sont, où ils auront été déportés, où ils mourront de détresse. Aux dernières nouvelles, tous les juifs de Hollande vont être déportés en Pologne en transitant par la Drenthe... Dieu n'a pas à nous rendre de comptes pour les folies que nous commettons. C'est à nous de rendre des comptes. J'ai déjà subi mille morts dans mille camps de concentration. Tout m'est connu, aucune information nouvelle ne m'angoisse plus. D'une façon ou d'une autre, je sais déjà tout. Et pourtant je trouve cette vie belle et riche de sens. A chaque instant.* (29 juin 1942)⁴⁵

Elle poursuit : *Et je crois en Dieu, même si avant peu, en Pologne, je dois être dévorée par les poux.* (1^{er} juillet 1942)⁴⁶ Et puis : *Il n'est pas au-dessus de la dignité humaine de souffrir. Je veux dire : on peut souffrir avec ou sans dignité humaine. Je veux dire : la plupart des occidentaux ignorent l'art de souffrir, tout ce qu'ils savent, c'est se ronger d'angoisse. Ce que vivent la plupart des gens, ce n'est plus une vie : peur, résignation, amertume, haine, désespoir. Mon Dieu, c'est bien compréhensible ! Mais les priver de cette vie, ce ne serait pas les priver de grand chose ! **Il faut accepter la mort comme élément naturel de cette vie, même la mort la plus affreuse.** Et ne vivons-nous pas chaque jour une vie entière, et importe-t-il vraiment que nous vivions quelques jours de plus ou de moins ?* (1^{er} juillet 1942)⁴⁷ Etty essaye de nous dire - en termes un peu difficiles à entendre - que la souffrance acceptée est plus « légère » à porter !

... sans révolte ni résignation devant la souffrance et la mort...

⁴³ Ibid. p. 213.

⁴⁴ Ibid. p.139.

⁴⁵ Ibid. p. 139-40.

⁴⁶ Ibid. p. 141.

⁴⁷ Ibid. p. 141.

Il s'est passé énormément de choses en moi ces derniers jours, mais elles ont fini par se cristalliser autour d'une idée : Notre fin, notre fin probablement lamentable, qui se dessine d'ores et déjà dans les petites choses de la vie courante, je l'ai regardée en face et lui ai fait une place dans mon sentiment de la vie, sans qu'il s'en trouve amoindri pour autant. Je ne suis ni amère, ni révoltée, j'ai triomphé de mon abattement et j'ignore la résignation. (3 juillet 1942)⁴⁸

Elle explique : *En disant : « J'ai réglé mes comptes avec la vie », je veux dire : l'éventualité de la mort est intégrée à ma vie ; regarder la mort en face et l'accepter comme partie intégrante de la vie, c'est élargir cette vie. A l'inverse, sacrifier dès maintenant à la mort un morceau de cette vie, par peur de la mort et refus de l'accepter, c'est le meilleur moyen de ne garder qu'un pauvre petit bout de vie mutilée, méritant à peine le nom de vie. (3 juillet 1942)⁴⁹* Et là elle nous dit qu'à 28 ans, elle n'a encore jamais vu un mort, et elle continue : *Et maintenant la mort est là en vraie grandeur, s'imposant pour la première fois et pour tant vieille connaissance, indissociable de la vie et qu'il faut accepter. C'est si simple. Pas besoin de considérations profondes. La mort est là tout d'un coup, grande et simple et naturelle, entrée dans ma vie sans un bruit. Elle y a désormais sa place et je la sais indissociable de la vie.⁵⁰*

... et si Dieu ne m'aide plus, aider Dieu...

Etty note le 11 juillet 1942 : *Et si Dieu cesse de m'aider, ce sera à moi d'aider Dieu. Peu à peu toute la surface de la terre ne sera plus qu'un immense camp et personne ou presque ne pourra demeurer en dehors. C'est une phase à traverser. Ici, les Juifs se racontent des choses réjouissantes : en Allemagne, les Juifs sont emmurés vivants ou exterminés aux gaz asphyxiants.⁵¹*

Prière du dimanche matin 12 juillet 1942 : *Je vais t'aider, mon Dieu, à ne pas t'éteindre en moi, mais je ne puis rien garantir d'avance. Une chose cependant m'apparaît de plus en plus claire : ce n'est pas toi qui peux nous aider, mais nous qui pouvons t'aider - et ce faisant nous nous aidons nous-mêmes. C'est tout ce qu'il nous est possible de sauver en cette époque et c'est aussi la seule chose qui compte : un peu de toi en nous, mon Dieu. Peut-être pourrons-nous aussi contribuer à te mettre à jour dans les cœurs martyrisés des autres. Oui, mon Dieu, tu sembles assez peu capable de modifier une situation finalement indissociable de cette vie. Je ne t'en demande pas compte, c'est à toi au contraire de nous appeler à rendre des comptes un jour. Il m'apparaît de plus en plus clairement à chaque pulsation de mon cœur que tu ne peux pas nous aider, mais que c'est à nous de t'aider et de défendre jusqu'au bout la demeure qui t'abrite en nous. Il y a des gens - le croirait-on - qui au dernier moment tâchent à mettre*

⁴⁸ Ibid. p. 145.

⁴⁹ Ibid. p. 146.

⁵⁰ Ibid. p. 146.

⁵¹ Ibid. p. 169.

en lieu sûr des aspirateurs, des fourchettes et des cuillers en argent, au lieu de te protéger toi, mon Dieu. Et il y des gens qui cherchent à protéger leur propre corps, qui pourtant n'est plus que le réceptacle de mille angoisses et de mille haines. Ils disent : « Moi je ne tomberai pas sous leurs griffes ! » Ils oublient qu'on n'est jamais sous les griffes de personne tant qu'on est dans tes bras. Cette conversation avec toi, mon Dieu, commence à me redonner un peu de calme. J'en aurai beaucoup d'autres avec toi dans un avenir proche, t'empêchant ainsi de me fuir. Tu connaîtras sans doute aussi des moments de disette en moi, mon Dieu, où ma confiance ne te nourrira plus aussi richement, mais crois-moi, je continuerai à œuvrer pour toi ; je te resterai fidèle et ne te chasserai pas de mon enclos. Je ne manque pas de force pour affronter la grande souffrance, la souffrance héroïque, mon Dieu, je crains plutôt les mille petits soucis quotidiens qui vous assaillent parfois comme une vermine mordante.⁵²

... en lui apportant mes larmes et un jasmin odorant...

Etty dit un peu plus loin : *Je ne t'offre pas seulement mes larmes... je t'apporte même un jasmin odorant... je veux te rendre ton séjour le plus agréable possible.⁵³ Et quelques jours plus tôt : Les instruments de la souffrance importent peu, ce qui compte c'est la façon de porter, de supporter, d'assumer une souffrance consubstantielle à la vie et de conserver intact à travers les épreuves un petit morceau de son âme. Et elle enchaîne : Tout à coup, on sent rejaillir cette certitude : Un jour, si je survis à tout cela, j'écrirai sur cette époque de petites histoires qui seront comme de délicates touches de pinceau sur un grand fond de silence qui signifiera Dieu, la Vie, la Mort, la Souffrance et l'Eternité.⁵⁴*

Le 28 juillet 1942 : *Mon Dieu, donne-moi de la force, pas seulement de la force spirituelle, mais aussi de la force physique... Je suis très fatiguée ce matin, dans tout mon corps... Pourtant je te suis reconnaissante de m'avoir arrachée à la paix de ce bureau pour me jeter au milieu de la souffrance et des tracas de ce temps. Ce ne serait pas sorcier d'avoir une « idylle » avec toi dans l'atmosphère préservée d'un bureau, mais ce qui compte, c'est de t'emporter, intact et préservé, partout avec moi et de te rester fidèle envers et contre tout, comme je te l'ai promis. - Quand je marche ainsi dans les rues, ton monde me donne beaucoup à méditer, non ce n'est pas le mot. J'essaye plutôt de pénétrer les choses grâce à un sens nouveau. Et je suis surtout reconnaissante de n'éprouver ni rancune, ni haine, mais de sentir en moi un grand acquiescement qui est bien autre chose que de la résignation, et une forme de compréhension de notre époque, si étrange que cela puisse paraître.⁵⁵*

⁵² Ibid. p. 175-76.

⁵³ Ibid. p. 177.

⁵⁴ Ibid. p. 167.

⁵⁵ Ibid. p. 187.

... dans la dernière dignité qui reste : s'agenouiller devant Dieu... et devant les autres.

Le 23 juillet 1942 : Parlant des couloirs bondés, elle note être prise d'une impulsion soudaine : *J'avais envie de m'agenouiller sur le carrelage au milieu de tous ces gens. Le seul geste de dignité humaine qui nous reste en cette époque terrible : s'agenouiller devant Dieu.*⁵⁶

Début septembre 1942, Etty est autorisée à retourner à Amsterdam, elle y arrive malade. Mardi 15 septembre 1942 : *Au total cela a peut-être fait un peu trop de choses, mon Dieu. Un être humain a aussi un corps, et le mien se rappelle à moi. J'ai cru mon esprit et mon corps de force à tout supporter seuls. Mais voilà que mon corps se manifeste et dit : halte-là. Je sens à présent tout le poids que tu m'as donné à porter, mon Dieu. Tant de beauté et tant d'épreuves. Et toujours, dès que je me montrais prête à les affronter, les épreuves se sont changées en beauté. Et la beauté, la grandeur, se révélaient parfois plus dures à porter que la souffrance, tant elles me subjuguèrent. Qu'un simple cœur humain puisse éprouver tant de choses, tant souffrir et tant aimer ! Je te suis si reconnaissante mon Dieu, d'avoir choisi mon cœur, en cette époque, pour lui faire subir tout ce qu'il a subi. Cette maladie est peut-être une bonne chose, je ne l'ai pas encore acceptée, je suis encore un peu engourdie, désorientée et affaiblie, mais en même temps j'essaie de fouiller tous les recoins de mon être pour rassembler un peu de patience, une patience toute nouvelle, je le sens bien. Et je vais reprendre la bonne vieille méthode éprouvée et converser de temps à autre avec moi-même sur les lignes bleues de ce cahier. Converser avec toi, mon Dieu, est-ce bien ? Au delà des gens, je ne souhaite plus m'adresser qu'à TOI. Si j'aime les êtres avec tant d'ardeur, c'est qu'en chacun d'eux j'aime une parcelle de toi, mon Dieu. Je te cherche partout dans les hommes et je trouve souvent une part de toi. Et j'essaie de te mettre au jour dans le cœur des autres, mon Dieu. Mais à présent, j'ai besoin de beaucoup de patience, de beaucoup de patience et de réflexion, ce sera très difficile. Je dois tout faire seule désormais...*⁵⁷

Etty a vu changer ses rapports avec ses parents, elle voit leur vie autrement et l'exprime : *Lorsque je vois mes parents ou que je pense à eux, je ne m'épuise plus en commisération narcissique, ni en culpabilisation. Je vois leur vie de façon plus objective : c'est leur vie telle qu'elle s'est constituée au long des années, et je ne puis pas y changer grand chose. Ma relation à mes parents a profondément évolué. Bien des crispations se sont dénouées et des forces neuves se sont ainsi libérées qui me permettent de les aimer vraiment. (16 avril 1942)*⁵⁸

Dans l'une de ses lettres non publiées dans *Une Vie Bouleversée*, mais dont parle l'éditeur, Etty écrit à J. Spier : *Dass man soviel Liebe in sich hat, dass*

⁵⁶ Ibid. p. 188.

⁵⁷ Ibid. p. 199-200.

⁵⁸ Itinéraire p. 91.

*man Gott verzeihen kann ! (Dire que l'on a en soi assez d'amour pour pardonner à Dieu).*⁵⁹

En guise d'exergue.

12 octobre 1942. Etty malade est chez Han Wegerif, elle parle de l'âme, de l'âge, de la maladie : *L'âge de l'état civil n'est pas celui de l'âme. Je crois que l'âme est la part de l'être humain la plus inconsciente, surtout chez l'européen de l'ouest ; l'oriental « vit » beaucoup plus son âme. L'occidental, au fond, ne sait pas très bien qu'en faire, il en a honte comme d'une chose indécente.*⁶⁰

Et là elle parle d'intelligence : *Parfois je prends feu et flammes, de toutes parts, lorsque je sens se lever en moi en vraie grandeur et me submerger de reconnaissance cette amitié et tous ces êtres que j'ai connus depuis un an. Me voici, malade anémique, plus ou moins grabataire, et pourtant chaque minute est si féconde, si pleine - que sera-ce lorsque je serai guérie ? Je ne cesse de faire monter vers toi le même alléluia, mon Dieu, tant je t'ai de gratitude d'avoir bien voulu me donner une telle vie.*⁶¹

Le lendemain elle écrit : *Il est des gens que je porte en moi comme des boutons de fleurs et que je laisse éclore en moi. D'autres je les porte en moi comme des ulcères, jusqu'à ce qu'ils crèvent et suppurent.*⁶²

*Lorsque je souffre pour les faibles, n'est-ce pas en fait pour la faiblesse que je sens en moi ? J'ai rompu mon corps comme le pain et l'ai partagé entre les hommes. Et pourquoi pas ? Car ils étaient affamés et sortaient de longues privations. Je ne me lasse pas de citer Rilke à tout propos. C'était un homme fragile...*⁶³ Là elle parle des artistes de grande sensibilité dont les œuvres peuvent aider à reconforter dans les temps troublés.

*Mais n'est-il pas justement de bonne économie qu'à des époques paisibles et dans des circonstances favorables, des artistes d'une grande sensibilité aient le loisir de rechercher en toute sérénité la forme la plus belle et la plus propre à l'expression de leurs intuitions les plus profondes, pour que ceux qui vivent des temps plus troublés, plus dévorants, puissent se reconforter à leurs créations, et qu'ils y trouvent un refuge tout prêt pour les désarrois et les questions qu'eux-mêmes ne savent ni exprimer, ni résoudre, toute leur énergie étant requise par les détresses de chaque jour ?*⁶⁴

Et elle termine : *On voudrait être un baume versé sur tant de plaies.*⁶⁵

Ce sont les derniers mots de son journal, ou plutôt du dernier cahier. Le journal qu'elle tenait au camp a été perdu. *J'emporte mes cahiers, ma petite*

⁵⁹ Une Vie. Fin du livre p. XIII.

⁶⁰ Ibid. p. 243.

⁶¹ Ibid. p. 243-44.

⁶² Ibid. p. 244-45.

⁶³ Ibid. p. 245.

⁶⁴ Ibid. p. 245.

⁶⁵ Ibid. p. 246.

bible, ma grammaire russe et Tolstoï, disait-elle, au témoignage d'un ami, en remontant le « boulevard » où le convoi attendait.

Une carte du 7 septembre 1943, jetée du train à l'adresse de Christine Van Nooten, cachet de la poste du 15 septembre 1943 : Christine, j'ouvre la Bible au hasard et trouve ceci : « Le Seigneur est ma chambre haute. » Je suis assise sur mon sac à dos, au milieu d'un wagon de marchandises bondé. Papa, maman et Mischa sont quelques wagons plus loin. Le départ est tout de même venu à l'improviste. Ordre subit de La Haye, spécialement pour nous. Nous avons quitté ce camp en chantant, père et mère très calmes, Mischa également. Nous allons voyager trois jours. Merci de tous vos bons soins. Les amis restés au camp vont écrire à Amsterdam, peut-être te fera-t-on suivre ? Peut-être aussi ma dernière longue lettre ?

Un au revoir de nous quatre,

Etty.

Brigitte Kriegel.